



Longtemps identifié comme un sport « blanc » et purement masculin, le rugby s'ouvre aujourd'hui aux filles et commence à se métisser.

Racisme : le sport en terrain glissant

Dans un contexte général de montée des idées extrémistes, le sport, dans les tribunes comme sur le terrain, n'échappe ni aux manifestations racistes ni au colportage de stéréotypes prêtant certaines aptitudes physiques ou mentales aux uns ou aux autres selon leur origine ethnique. Face à un adversaire aussi insidieux, les éducateurs doivent être armés pour réagir avec à-propos et déconstruire discours et préjugés.

DU HAUT NIVEAU JUSQU'AU SPORT AMATEUR

Un adversaire insidieux

Si les attitudes et les propos déplacés sont davantage médiatisés dans le sport de haut niveau, le racisme est aussi présent sur les terrains amateurs.

Depuis des années, les cris de singe, les saluts nazis comme les jets de bananes ou de cacahuètes font partie de l'arsenal du supporter raciste. Mais en avril 2014, lors d'un match de championnat d'Espagne entre Villareal et le FC Barcelone, tout ne s'est pas passé comme prévu. Plutôt que de feindre l'indifférence, alors qu'il s'apprêtait à tirer un corner, le latéral brésilien du Barça, Daniel Alvès a ramassé la banane lancée à ses pieds depuis les tribunes et pris la peine de l'éplucher puis d'en manger un morceau. Une façon de renvoyer à l'auteur de ce geste l'inanité de celui-ci. Très vite, de nombreux footballeurs de renom se sont photographiés mangeant une banane avant de poster l'image sur les réseaux sociaux (1). Face au phénomène, le club de Villareal s'est senti obligé de réagir : le supporter a été identifié et exclu à vie du stade. Il n'en demeure pas moins que son comportement, tristement banal, traduit un mal durable et profond.

Au-delà des chants et des injures racistes des supporters, ritualisés en Italie ou en Europe de l'Est à l'adresse des joueurs de couleurs de l'équipe adverse, on se souvient des propos méprisants de Donald Sterling, propriétaire de la franchise de basket-ball des LA Clippers, qui reprochait à sa fiancée d'inviter des « Noirs » aux matchs : en août 2014, après la mobilisation de grands joueurs et l'invitation faite par Barack Obama aux autorités de la NBA de réagir fermement, il sera finalement banni à vie et contraint de vendre son club. En France, en novembre dernier, Willy Sagnol a également déclenché une tempête médiatique en expliquant que le joueur « typique africain » est « généralement prêt au combat et puissant ». « Mais le foot, c'est aussi de la technique, de l'intelligence, de la discipline, il faut de tout. Des Nordiques aussi. C'est bien les Nordiques, ils ont une bonne mentalité », a ajouté l'entraîneur des Girondins

de Bordeaux lors d'un entretien avec les lecteurs du quotidien *Sud-Ouest*. En dépit des excuses formulées par la suite, l'ex-international n'a semble-t-il pas perçu les préjugés et les stéréotypes que comportait son discours. « Il s'agit d'un manque de culture, de connaissance », regrette le journaliste Sylvère-Henry Cissé, président du cercle de réflexion Sport et Démocratie. Willy Sagnol dit qu'il n'est pas raciste mais il véhicule des idées racistes. »

PAS CANTONNÉ AU FOOTBALL

Ce dérapage a réveillé les fantômes de l'affaire des quotas impliquant la direction technique nationale du football (révélée par Mediapart en 2011). Il fait aussi écho aux sorties récurrentes (Jean-Marie Le Pen, Alain Finkielkraut, Éric Zemmour) sur le trop grand nombre de footballeurs issus de l'immigration en équipe de France, ou bien encore sur leur peu d'entrain à chanter *La Marseillaise*.

Il serait pourtant illusoire de vouloir confiner le problème du racisme au football, victime en l'occurrence de son brassage social et de sa forte médiatisation. « Aux États-Unis, le racisme touche les disciplines phares comme le basket ou le football américain », souligne à titre de comparaison Patrick Mignon, directeur du laboratoire de sociologie de l'Insep. « Depuis trois-quatre ans, on note aussi des incidents sur les terrains de rugby à l'égard des Noirs, des Maghrébins. Certains clubs de sports de combat ou de futsal dans les quartiers font également preuve de comportements racistes ou antisémites », observe pour sa part Patrick Kahn, en charge des discriminations dans le sport à la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme (Licra) Rhône-Alpes. Champion du monde du 110m haies en 2005, Ladj Doucouré n'a pas non plus oublié les regards haineux de

UN DÉLIT SANCTIONNÉ

La loi française réprime différentes formes d'expression du racisme : « provocation publique à la discrimination ou à la violence raciale », « diffamation ou injure », « licenciement ou refus d'embauche discriminatoire », « discrimination commise par un dépositaire de l'autorité publique », « apologie de crime contre l'humanité », etc. « Il faut avoir conscience que le sport n'est pas une zone de non droit et que les comportements contraires aux valeurs du sport peuvent faire l'objet de sanctions et entraîner une procédure en responsabilité disciplinaire, civile ou pénale, souligne Maguy Nestoret-Ontanon, chargée de mission pour la lutte contre les discriminations au ministère des Sports. Si des comportements se traduisent par des propos en public, ils peuvent être sanctionnés par une amende [pouvant aller jusqu'à 45 000€, NDLR], voire des peines d'emprisonnement [jusqu'à un an]. Les clubs peuvent quant à eux être sanctionnés par un match à huis clos, des amendes et la perte de points. » Les supporters sont également susceptibles d'être punis et notamment interdits de stade. ●



Presse Sports



Bagarre dans le basket NBA : l'injure raciste est aussi un moyen de déstabiliser l'adversaire.

certain concurrents. Dans le feu de l'action, un tennisman comme Michaël Llodra a aussi parfois tenu des propos très limites, apostrophant par exemple en ces termes l'arbitre de chaise marocain Mohammed el-Jennati, rendu responsable du désordre régnant dans les tribunes de Roland-Garros : « On n'est pas au souk, on ne vend pas des tapis sur un marché! ».

« En sport, on attribue volontiers des qualités ou des défauts en fonction des origines. Pour un pilier de rugby, on dira : "Il faut un Basque!", tout comme l'on fait mine de considérer le fighting spirit comme une vertu propre aux Irlandais » observe Patrick Mignon.

Les émotions suscitées par les rivalités les plus enracinées tendent à exacerber les différences, donc le racisme. Les injures des supporters comme les propos grossiers ou racistes tenus sur le terrain sont aussi prononcés dans le but de déstabiliser l'adversaire, à l'image du « trash talking » en NBA. « La compétition aiguise les passions dans les moments critiques. On peut imaginer que les joueurs, les dirigeants, les entraîneurs ne tiendraient pas les mêmes propos à froid », estime le sociologue, qui rappelle également que « les arènes sportives sont un lieu d'expression plus on moins spon-

tanée des attitudes de type raciste. » On peut toutefois se féliciter que certaines tribunes, comme celles du Parc des Princes, longtemps gangrénées par les supporters extrémistes du Paris-Saint-Germain, ont fini par se « pacifier ».

DES PROPOS QUI DÉGÈNÈRENT

Le sport amateur n'échappe pas au phénomène, même s'il existe peu de statistiques fiables et que l'origine des incidents n'est pas toujours facile à déterminer. « C'est même dans le sport amateur que le problème se pose avec le plus d'acuité, car il touche beaucoup de monde, explique Camille Lhopitault, chargée de mission sport à la Licra. Or les victimes ne souhaitent pas toujours porter plainte, les arbitres ne veulent pas noter certains faits sur la feuille de match. Ce sont souvent des propos qui dégènèrent : quelques mots suffisent à entraîner une bagarre. En revanche, on ne recense quasiment aucune discrimination en fonction de son origine pour intégrer un club. »

Le déplacement d'une équipe de banlieue dans une commune rurale peut aussi provoquer des étincelles : « Une forme d'habitude s'est créée, regrette Patrick Kahn de la Licra. Ces jeunes des quartiers sont provoqués, insultés, cela part souvent des tribunes,

comme si cela faisait partie du folklore. Parfois, certains se font justice eux-mêmes et le payent cher en commission de discipline, ce qu'ils vivent comme une deuxième injustice. On constate aussi que des équipes réputées dangereuses, car cosmopolites, sont boycottées : on s'arrange pour déclarer forfait contre elles. Paradoxalement, on note assez peu d'incidents quand des équipes "rurales" se déplacent en banlieue. »

L'Internationale Soissonnaise, club de football d'Excellence départementale, pointe aussi la discrimination silencieuse qui peut exister au sein des Liges. « Notre équipe est multiculturelle, dans un département, l'Aisne, qui ne l'est pas trop, explique Julien Hernandez, son jeune vice-président. En cinq ans, j'ai senti peu de tensions avec les autres clubs, même s'il nous est arrivé une fois de sortir d'un stade sous protection policière en raison d'insultes et de menaces de supporters locaux. En revanche, je sens un racisme latent de la part des instances : le District a durement sanctionné l'un de nos éducateurs-joueurs, d'origine maghrébine, avec 14 matchs de suspension pour une simple contestation très polie sur la forme. J'ai assisté plusieurs fois à des commissions de discipline, et nous prenons systématiquement le barème maximum. » Enfin, quelques



Les équipes des quartiers ressentent parfois un racisme latent.

► cas de racisme « anti-Blancs » ont été signalés en Île-de-France lors de déplacements d'équipes de villes ou de banlieues huppées dans des quartiers défavorisés.

Dans un contexte parfois délétère – qu'il s'agisse de la progression des thèses du Front national ou de « l'importation » du conflit israélo-palestinien sur le sol français – les encadrants doivent redoubler de vigilance, expliquer, démonter les stéréotypes. Ah bon les Sud-Américains ont la *grinta*? Mais alors, pourquoi l'Argentin du PSG Javier Pastore rechigne-t-il à défendre? Et au fait, c'est quoi, un footballeur français, un tennisman français, un basketteur français? Quelles sont ses caractéristiques? En existe-t-il seulement?

Cette pédagogie est relayée sur le terrain via des campagnes, des expositions, des interventions dans les écoles, des colloques et bien d'autres initiatives de la Licra, du Mrap (Mouvement contre le racisme et l'antisémitisme), de la fondation Lilian Thuram ou d'autres organismes, nécessite également de sensibiliser les éducateurs à ces thématiques. Elle l'est aussi par l'État.

« Nous voulons inciter les fédérations à se rapprocher du Pôle ressources national "Sport, éducation, mixités, citoyenneté" pour intégrer dans leurs formations à destination des entraîneurs et des éducateurs, un module consacré aux discriminations », précise Maguy Nestoret-Ontanon, chargée de mission au ministère des Sports (lire pages 14, 15 et 16).

DE LA VOLONTÉ ET DES MOYENS

Miroir grossissant d'une société en perte de repères et de cohésion, le sport ne reste-t-il pas, malgré tout, l'un des espaces où il existe le moins de racisme et de discrimination? « Je ne crois pas au sport qui rassemble. On retrouve le même nombre de cons, de fachos dans le sport que dans le reste de la société », répond, amer, Sylvère-Henry Cissé. « Nous sommes dans une période de régression, tous les chiffres sont dans le rouge. On sent que des jeunes victimes de racisme le vivent comme une fatalité, ce qui est récent. Et que la montée du FN libère certaines paroles, voire des passages à l'acte », regrette Patrick Kahn.

S'il est illusoire de vouloir faire du sport un « terrain neutre », exempt des phénomènes de racisme, on peut toutefois s'appuyer sur certains de ses fondements pour les combattre. « De façon générale, le sport élimine la logique discriminatoire : on fait des choses côte à côte, en particulier au niveau amateur, et en compétition le meilleur gagne. N'importe quel individu peut également grimper dans la hiérarchie de son sport sans que l'on tienne compte de ses caractéristiques ethniques, religieuses ou même sociales », souligne Patrick Mignon. Le nombre de joueurs de couleur dans l'élite sportive, à comparer par exemple avec la représentation politique ou le monde de l'entreprise, en témoigne.

Par son universalité, le sport permet aussi la rencontre, certes parfois brève, et l'échange entre des gens d'horizons divers, d'âges et de milieux différents. Peu de secteurs peuvent en dire autant. Et de nombreux clubs effectuent un vrai travail éducatif. « En jouant avec les autres, on apprend à les connaître. Le sport joue un rôle pédagogique. Le racisme s'appuie sur l'ignorance



et les préjugés, qui sont le fruit de l'histoire», souligne Lilian Thuram. Enfin, par les icônes qu'il génère, de Lionel Messi à LeBron James, le sport permet de toucher un jeune et large public qui s'identifie à «ses» champions sans se préoccuper de leur nationalité ou de leur couleur de peau. Sans doute faudrait-il que ces stars s'investissent davantage et plus durablement dans ce combat. Par le passé, le tennismen américain Arthur Ashe ou Mohammed Ali l'ont fait. Aujourd'hui Lilian Thuram, recordman des sélections chez les Bleus, reprend le flambeau via sa fondation.

«Beaucoup hésitent à prendre fortement position car cela pourrait nuire à leur carrière. Je crois donc qu'il faut revenir aux fondamentaux: une grande détermination et des moyens financiers. Car je trouve qu'on est souvent dans l'image, la "com'", insiste Patrick Kahn. Lors de la dernière Coupe du monde, la Fifa s'est donnée bonne conscience en déployant des banderoles et en faisant lire un message par les capitaines avant plusieurs rencontres: est-ce suffisant? Malgré une volonté de façade, les instances sportives

Presse Sports



Lilian Thuram, une voix qui porte.

rechignent à appliquer des sanctions exemplaires. Et si une réglementation de la Fifa permet à un arbitre de stopper une rencontre en cas de comportements racistes ou antisémites dans l'enceinte du stade, les intérêts financiers prennent souvent le pas sur le respect de l'éthique... ●

BAPTISTE BLANCHET

(1) Au premier rang desquels l'Italien Mario Balotelli (qui

figure en couverture de ce numéro) et le Camerounais Samuel Eto'o, fréquemment victimes d'injures racistes qui, parfois, réussissent à les faire sortir de leurs gonds en plein match. En France, on se souvient aussi de la réaction d'Abdeslam Ouaddou, capitaine de l'équipe de Valenciennes, lors d'un match de Ligue 1 disputé à Metz en février 2008. Excédé par les insultes incessantes d'un supporter, l'international marocain était monté à la mi-temps dans les tribunes pour s'expliquer avec lui, avant de recevoir lui-même un carton jaune pour «comportement antisportif»! Abdeslam Ouaddou reprocha à l'arbitre de n'avoir «rien fait» alors qu'il l'avait alerté.

DES BANCS RÉSERVÉS AUX BLANCS ?

L'information est alors passée inaperçue mais, en 2013, Ruddy Nelhomme, entraîneur du Poitiers Basket, était le seul coach noir d'un club français de première division, tous sports majeurs confondus. «Je ne m'étais jamais posé la question. Cela me donne encore plus envie de montrer aux uns et aux autres

Alex Martin / Presse Sports



Handball: Jackson Richardson, coach adjoint de Chambéry.

qu'il ne faut pas avoir peur. C'est fort et important. Mais je ne veux surtout pas être reconnu que pour ça», répondait alors l'intéressé dans l'Équipe Magazine. Si la situation a quelque peu évolué depuis – en Ligue 1 de football Claude Makelele a été nommé puis démis du banc bastiais, Antoine Kombouaré officie à Lens, tandis qu'en handball le Réunionnais Patrick Cazal est en poste à Dunkerque et son «pays» Jackson Richardson adjoint à Chambéry – elle ne correspond en rien à la proportion de joueurs de couleur sur les terrains de sport.

Bien souvent, des techniciens ont regretté que la couleur de leur peau leur ait fermé des portes. Né à Bamako d'un père malien et d'une mère française, Jean Tigana avait ainsi laissé entendre que sa candidature au poste de sélectionneur des

Bleus en avait pâti. Quant à Nordine Kourichi, coach franco-algérien aux 250 matchs en L1 comme joueur à Bordeaux ou Lille, il a plusieurs fois expliqué qu'il aurait parfois préféré s'appeler «Norbert» et «qu'à CV égal, on donnait souvent le poste à un Blanc». Parmi les dirigeants de club également, Pape

Diouf, président de l'Olympique de Marseille de 2005 à 2009, ou Mourad Boudjellal, président du Rugby Club Toulonnais, font figures d'exceptions.

On peut constater aussi que des sports comme le handball, le tennis ou le rugby n'ont pas toujours reflété la diversité de la société française, la sociologie de ces pratiques expliquant en partie cela. Historiquement implanté dans un Sud-Ouest très rural, «le rugby est culturellement un sport de Blancs» estime Camille Lhopitault, responsable du sport à la Licra. Mais cela change. Le rugby de terroir bascule dans l'hégémonie des clubs des grandes villes, tandis que le ballon ovale perce dans les quartiers, parallèlement à l'internationalisation du Top 14, qui compte notamment de nombreux joueurs venus des îles du Pacifique. ● B.B.

CHARGÉE DE MISSION AU MINISTÈRE DES SPORTS

Maguy Nestoret : « Il faut lutter contre toutes les discriminations »

Ancienne sprinteuse, Maguy Nestoret-Ontanon a été nommée en mai 2014 chargée de mission pour la lutte contre l'homophobie auprès du ministère des Sports. Une mission élargie depuis à toutes les discriminations.

Maguy Nestoret-Ontanon, avez-vous dû faire face au racisme dans votre carrière sportive ?

J'ai eu la chance de pratiquer l'athlétisme, un sport dans lequel il existe beaucoup de mélanges, avec des sportifs originaires de métropole, des Antilles, d'Afrique ou du Maghreb, donc je n'y ai pas été directement confrontée dans ce cadre. En revanche, lorsque j'étais enfant, dans les années 1980, j'ai pratiqué la danse classique à Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne) et je me souviens avoir ressenti du racisme et de la discrimination, comme la fois où je n'avais pas été retenue à la Scène Française [association organisatrice d'un concours annuel renommé] : on avait fait comprendre à mes parents que je n'étais pas vraiment dans les standards des « petits rats ».

Et dans le cadre de votre mission ?

L'un des enjeux de ma mission, récemment élargie à l'ensemble des discriminations par le secrétaire d'État aux sports Thierry Braillard et le ministre des Sports Patrick Kanner, consiste dans un premier temps à rencontrer l'ensemble des fédérations sportives. Cela permet d'évaluer comment est mise en application la Charte contre l'homophobie, signée en 2011, et de faire le point sur la problématique des discriminations, dont le racisme. À ce jour, j'en ai rencontré une soixantaine, ce qui me permet de dégager quelques grandes tendances et d'affirmer qu'aucune discipline n'échappe à ce type de comportement contraire aux valeurs du sport, quelle que soit la discrimination en cause. Chacune de ces discriminations repose sur le même schéma, à savoir des croyances, des stéréotypes véhi-

culés dans le sport en particulier ou la société en général. Pour l'anecdote, j'ai récemment reçu un élu d'une fédération qui, en me voyant, m'a dit : « Je ne savais pas que vous étiez Africaine. » Ce à quoi je lui ai répondu que tous les Noirs ne sont pas forcément Africains. La preuve que les gens sont nourris de stéréotypes !

Justement, comment aider les fédérations à lutter contre ceux-ci ?

Certaines ont déjà pris des initiatives en modifiant leur règlement afin de bannir ces comportements ou propos racistes. Souvent, les fédérations possèdent en leur sein des commissions de discipline susceptibles de statuer. Mais, afin de les accompagner, nous travaillons avec la Direction des sports sur des outils qui ont été élaborés ces derniers mois : une nouvelle version du guide juridique du ministère relatif à la prévention des incivilités, violences et discriminations dans le sport, et une fiche juridique mise à la disposition des fédérations et intitulée : « Mieux connaître, mieux comprendre et mieux défendre l'éthique sportive ». Nous réfléchissons aussi – c'est le deuxième aspect de ma mission – à la mise en place courant 2015 de campagnes de sensibilisation avec des sportifs de haut niveau. Si la parole raciste se libère facilement et se diffuse parfois à grande vitesse sur les réseaux sociaux comme Facebook ou Twitter, ces



mêmes supports peuvent également permettre de lutter contre les comportements répréhensibles.

Encore faut-il que les dirigeants fédéraux s'approprient ces thématiques...

Oui, pour que cette politique porte ses fruits, il est impératif que le ministère puisse s'appuyer sur différents partenaires, et en premier lieu les fédérations sportives. Il est nécessaire qu'elles intègrent dans leur fonctionnement ces enjeux sociétaux, au-delà d'autres objectifs comme leurs résultats sportifs ou la progression du nombre de leurs licenciés.



Mais faire remonter des « affaires », c'est aussi prendre le risque de ternir son image...

Je crois au contraire que les fédérations ont tout intérêt à en parler, d'autant que ces affaires finissent souvent par émerger un jour ou l'autre. Dans un autre registre, suite à deux scandales de violences sexuelles impliquant des entraîneurs, la fédération sportive concernée a choisi de ne pas éluder le problème en éditant un guide de prévention auprès de ses licenciés. Cette initiative peut aussi montrer aux familles et aux licenciés que la fédération porte une attention particulière à ces questions et que cela ne doit pas être un frein pour inscrire son enfant dans ce sport. Toutefois, il faut être conscient que les problèmes liés aux discriminations dans le sport, et tout particulièrement aux violences sexuelles, restent souvent des sujets tabous.

Comment voyez-vous l'avenir de la lutte contre le racisme dans le sport ?

Je suis optimiste mais pas naïve, le combat sera long, car on ne change pas un compor-

tement du jour au lendemain, d'autant que certains pourraient protester sur le mode : « *On ne peut plus rien dire ! C'est de l'humour !* » ou « *Ce n'est pas bien méchant !* » Plus largement, par rapport à l'ensemble des discriminations, nous devons travailler de concert pour faire disparaître en premier lieu les préjugés

et stéréotypes qui mettent les gens dans des cases en fonction de leurs origines, de leur physique, voire de leur orientation sexuelle. Si un enfant un peu enrobé se présente sur un stade d'athlétisme par exemple, on ne doit pas systématiquement l'orienter vers le lancer de poids. Si une petite fille veut faire du foot ou du rugby, on ne doit pas lui rétorquer que « *c'est un sport de garçon* ». De la même façon, ce n'est pas parce que ma peau est noire que

PhotoDisc



« *L'athlétisme réunit des sportifs originaires de métropole, des Antilles, d'Afrique ou du Maghreb.* »

je vais obligatoirement courir vite. Pour certaines personnes, le fait que l'on soit de telle origine suppose telle caractéristique physique. Le chantier est vaste, mais j'ai l'intime conviction que les discriminations dans le sport tendront à disparaître lorsque l'on aura aussi une plus grande diversité dans les instances dirigeantes du mouvement sportif, notamment sur les postes à responsabilité. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR BAPTISTE BLANCHET

QUAND LE SPORT AFFAIBLISSAIT L'APARTHEID

Entre 1948 et 1991 en Afrique du Sud, l'apartheid – qui signifie littéralement « séparation » – a organisé une existence totalement séparée des Blancs et des Noirs. Or le sport a contribué à faire pression sur un régime ouvertement raciste. À la suite de menaces de boycott d'athlètes afro-américains ou de pays du bloc de l'Est, en 1968 l'Afrique du Sud est exclue des Jeux olympiques de Mexico (le pays sera définitivement exclu du CIO en 1985). Puis, en 1976, 28 nations, majoritairement africaines, se retirent de ceux de Montréal pour protester contre la présence de la Nouvelle-Zélande, qui continuait d'affronter régulièrement les rugbymen sud-africains. Les Springboks, emblème de la population afrikaaner, vont également avoir de plus en plus de mal à effectuer des tournées à l'étranger : à chaque match, des manifestations ont lieu pour protester contre la politique de ségrégation raciale. La question est également de savoir s'il faut se rendre en Afrique du Sud. En 1971, la sélection de Roger Bourgairel, trois-quarts aile d'origine

Presse Sports



Roger Bourgairel : un intrus sur les terrains de rugby de l'apartheid.

antillaise, pour la tournée du XV de France, fissure le mur de l'apartheid. Premier Noir à jouer sur place, à son retour il ne cachera pas son trouble : « *Visiblement, la population noire ne comprenait pas ce que je faisais ici, parmi un groupe de Blancs. À mon arrivée à l'aéroport, les gens étaient étonnés par ma présence, expliquait-il dans l'Équipe. C'est l'image forte que j'ai conservée. J'étais une vraie curiosité.* » Assez vite, le Toulousain prend conscience de la réalité : les Noirs parqués dans des ghettos, la présence de militaires et de chiens, les bus réservés aux Blancs... En 1980, Serge Blanco vivra la même expérience.

Libéré en 1991 puis élu président en 1994, Nelson Mandela va ensuite se servir du rugby comme vecteur de réconciliation nationale, encourageant les Noirs à soutenir les Springboks lors de la Coupe du monde 1995, qu'ils remporteront à domicile. Cette victoire hautement symbolique a fait l'objet d'un film signé Clint Eastwood : *Invictus*, avec Matt Damon et Morgan Freeman. ● B.B.

Un guide pour les formateurs

Le ministère des Sports a édité un guide méthodologique visant à préparer les éducateurs sportifs à réagir face aux manifestations de racisme.

Intitulé «Prévention du racisme et de l'antisémitisme dans les formations aux métiers du sport et de l'animation», le guide réalisé par le pôle ressources national Sport Éducation Mixités Citoyenneté (1) aborde les aspects historiques, sociologiques et juridiques du racisme avant de proposer plusieurs mises en situation concrètes.

Le guide identifie les différents comportements qui caractérisent le racisme : violences verbales et menaces, violences physiques et morales, discriminations, que ce soit de manière individuelle ou à travers des comportements de groupe. Il souligne aussi que le sport peut contribuer à éviter que ne se forment des préjugés racistes et doit rester un « vecteur de mixité sociale » et non pas d'exclusion. Les auteurs du document insistent également sur la nécessité pour l'animateur sportif de faire le point sur ses

propres représentations du racisme, de la xénophobie et de l'antisémitisme, et de s'assurer qu'il maîtrise ces concepts.

Dans un souci pédagogique, le guide propose en outre six cas d'école, dont deux concernent directement des clubs sportifs. Premier exemple : durant un match de basket opposant des jeunes filles de moins de 15 ans, les joueuses d'une équipe, issues de l'immigration, subissent les moqueries racistes de leurs adversaires, qui les traitent de « petites bananes jaunes ». La réaction identifiée : un « débrief » avec les joueuses de l'équipe pour savoir quelle réaction adopter si le cas se représentait à l'avenir ; en l'occurrence,



Le guide insiste sur la démarche éducative de l'animateur sportif.

la décision prise est de quitter le terrain. D'autres réactions sont également envisagées : interpellé l'arbitre pour qu'il intervienne, demander l'arrêt du match, signaler le cas aux autorités compétentes ou déposer plainte.

Autre exemple : durant le tournoi annuel de foot à 7 organisé par une association et réunissant diverses équipes, dont certaines au nom « communautaire », une rencontre dégénère après un but fêté de manière un peu trop démonstrative. Parmi diverses provocations, des insultes mêlant racisme et politique sont proférées, provoquant l'interruption du tournoi. La réaction : après discussion, la décision est prise d'exclure les leaders des deux équipes tandis que leurs équipes sont maintenues, à condition que les joueurs exclus soient eux-mêmes responsabilisés en tant qu'arbitres des matchs restant à jouer. « *Le reste du tournoi se passera sans incident* », est-il précisé.

Les quatre autres cas évoqués ont trait à des temps d'animation sportive lors d'accueils de loisir ou de séjours de vacances pour jeunes. Ils n'en sont pas moins éclairants pour tout éducateur du club. ● PH.B.

(1) Le pôle a également réalisé un guide similaire portant sur les « conduites sexistes » et un outil pratique intitulé « Agir contre les discriminations dans le sport » qui propose notamment un questionnaire réalisé par la direction départementale de la cohésion sociale (DDCS) de Seine-Maritime. Tous trois sont téléchargeables sur www.doc.semc.fr



QUELQUES DÉFINITIONS

Racisme. « Le racisme est une idéologie qui part du postulat de l'existence de races humaines et qui considère que certaines sont intrinsèquement supérieures à d'autres. Ce postulat a été infirmé par toutes les recherches contemporaines en biologie et en génétique. Ce n'est qu'après la défaite du nazisme (qui visait à justifier la supériorité de la race aryenne par des raisons biologiques) que le racisme tel qu'on le connaît aujourd'hui s'est progressivement fondé sur des références culturelles. »

Stéréotypes et préjugés. « À l'origine, le terme de stéréotype signifie empreinte. Il s'agit d'une idée préconçue socialement apprise et partagée par les membres d'un groupe à propos d'une personne ou d'un groupe social donné. Le préjugé se fonde toujours sur un stéréotype et suppose un jugement définitif souvent défavorable. »

Discrimination. « La discrimination définit un comportement négatif induit par un ou des préjugés et dirigé contre les individus membres d'un groupe social donné. Il s'agit donc de la « mise en acte » des préjugés et des stéréotypes. Juridiquement, cela consiste à appliquer un traitement différentiel à des personnes ou à des groupes en raison de leur origine ou de leur appartenance supposée à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée. »* ●

*En raison des contraintes de mise en page, ces définitions sont ici présentées dans une version condensée et parfois légèrement retouchée.



QUEL POSITIONNEMENT POUR L'UFOLEP ?

Éducation et représentation

L'Ufolep propose des outils pour aider son réseau à se positionner face à la question du racisme et des discriminations. Mais elle doit aussi réfléchir à la représentation des « minorités ethniques » en son sein.

L'Ufolep s'efforce depuis longtemps de lutter contre le racisme dans le sport, tout en utilisant celui-ci comme levier d'éducation. Deux guides fédéraux ont ainsi vu le jour ces dernières années : l'un à destination des éducateurs (Guide de lutte contre les discriminations), l'autre des porteurs de projets (Guide éducation insertion). Le grand public, lui, est touché à l'occasion de conférences ou d'événements locaux. Ces divers outils et actions contribuent à sensibiliser notre réseau à cette thématique et permettent à nos comités de se positionner sur un ensemble de sujets de société en lien avec la question du racisme et des discriminations. Localement, l'Ufolep est également parfois associée aux actions de la Ligue de l'enseignement (1).

PLAFOND DE VERRE

Il convient également de répondre aujourd'hui à un enjeu que l'Ufolep, comme la plupart des fédérations sportives d'ailleurs, ne peut écarter : celui de la représentativité des minorités au sein du mouvement sportif et de leur accès aux postes à responsabilités. Or il faut percer pour cela ce que les sociologues appellent le « plafond de verre ». Cette expression désigne le fait que, dans une structure hiérarchique, les niveaux supérieurs ne sont pas accessibles à certaines catégories de personnes : un phénomène qui peut être intentionnel ou non. Dans le sport numéro un qu'est le football par exemple, les observateurs pointent souvent le déséquilibre patent entre la place occupée par les « minorités ethniques » sur les terrains et leur représentation et leur présence dans les postes à responsabilités du type entraîneurs, présidents de club, responsables fédéraux. Mais ce constat peut être élargi à l'ensemble du monde sportif : les personnalités issues des minorités ethniques investies du poste de président ou d'entraîneur au sein des clubs sont rares.

Certains l'expliquent avec divers arguments, souvent un peu courts, comme le fait que les représentants ne sont pas prêts à prendre de telles responsabilités...

Sans éléments chiffrés et sans démarche scientifique pour les analyser, le débat restera stérile. Or la question des statistiques ethniques reste un sujet tabou en France, à la différence d'autres pays européens. Pourtant, la méthode consistant à s'appuyer sur des statistiques « ethniques » pour mettre ensuite en œuvre une politique volontariste utilisant des quotas, a déjà permis d'obtenir des avancées significatives concernant la place des femmes dans le mouvement sportif.

L'Ufolep se questionne donc aujourd'hui sur la représentation des minorités en son sein. Pour mener cette réflexion, elle mettra en place en 2015 un groupe de travail réunissant des comités déjà sensibilisés à

Ufolep 47



Journée sportive contre les discriminations, Agen, 2014.

cette thématique et, c'est notre souhait, des associations partenaires et des représentants institutionnels. ●

**ADIL EL OUADEHE, ADJOINT À LA DTN
UFOLEP, PÔLE SPORT ET SOCIÉTÉ**

(1) La Ligue de l'enseignement développe notamment l'opération « Jouons la carte de la fraternité », à l'occasion de laquelle des jeunes adressent des cartes postales porteuses de messages contre les discriminations. L'opération s'est longtemps articulée avec les Semaines d'éducation contre le racisme organisées jusqu'en 2013 à l'initiative du ministère de l'Éducation (www.laligue.org).

LE LOT-ET-GARONNE LA JOUE « 100% COLLECTIF »

L'Ufolep du Lot-et-Garonne est membre d'un collectif départemental d'éducation contre le racisme animé par la Ligue de l'enseignement et qui réunit des associations telles que le Mrap, la Licra ou France Libertés. Elle participe à ce titre aux forums organisés dans les collèges autour de la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale du 21 mars. « Nous animons des débats en utilisant notamment pour support de discussion des quizz dont les questions portent sur le sport dans l'Afrique du Sud de l'apartheid ou sur l'exemple de matchs arrêtés en raison de manifestations racistes » explique le délégué départemental Bertrand Bedin. Le comité organise également sur un mercredi après-midi de mai une journée sportive de sensibilisation contre les discriminations. Depuis deux ans, elle met à l'honneur le rugby, en partenariat avec le club phare qu'est le SU Agen, qui l'accueille dans son stade Armandie. La journée mêle la section féminine, les jeunes du club et ceux de différentes structures sociales dans le cadre d'ateliers divers et d'un tournoi de « rugby à toucher » sans enjeu compétitif. ● P.H.B.